un soir, à San Gimignano, Agnès et Albert bavardent en dînant :

— Merci de votre confiance, mon enfant. A l’époque, j’ai été très troublé par cette pensée, et je me suis demandé si je n’allais pas me retirer ici pour y penser, y méditer, et peut-être faire de ma réflexion le but de ma vie.

— Pourquoi ne l’avez-vous pas fait ?

— Peut-être parce que rapidement, j’ai compris que ne je pourrais pas me passer de l’agitation du monde, du coucher de soleil sur Central Parc, ni de Renée Fleming chantant Haendel !

— Monty, vous êtes épuisant ! Pour me remettre il me faudrait un autre Americano. Puis-je ?

Je fis signe au serveur. Un peu plus tard nous avons dîné de poisson grillé accompagné par un *Vernaccia di San Gimignano*, un vin blanc sec et frais, avec un petit arrière-goût amer amusant le palais, qui n’est produit que dans un terroir restreint autour de la ville. Après la chaleur du jour, le soir descendait sur les collines apportant une fraîcheur délicieuse. Nous sommes sortis sur la *piazza* et avons déambulé le nez en l’air, un peu comme le font les touristes à Manhattan.

— Alors, vraiment, vous vous seriez vu restant ici pour toujours ? demanda Agnès.

— Pendant un moment, je l’ai vraiment pensé. D’autant plus que j’ai vu dans cette cité une sorte d’image de ce que sont devenus les Juifs dans le monde. Récemment, je roulais en voiture et j’écoutais la radio. Sur une chaîne nationale, une journaliste interviewait un écrivain dont l’ouvrage récent était consacré aux Juifs des Etats-Unis. A propos des Juifs en général, elle soulignait que malgré leur petit nombre, on les retrouvait à de nombreux postes clés ou des situations en vue : avocats, médecins, financiers, artistes et autres. Elle demandait s’il ne fallait pas considérer que par rapport à leur nombre effectif, il n’y en avait pas trop !

— Non ! Elle a dit trop ?

— Elle a dit trop ! Ce qui prouvait que la pauvre fille n’avait rien compris, ou était d’une ignorance totale en matière historique ou plutôt les deux. Lorsque ce qui allait devenir l’Europe a commencé à prendre forme, ce qui constituait la source réelle de la fortune était la propriété foncière, base nécessaire de l’agriculture et de l’élevage.

— Labourages et pâturages …

— Exactement. Or, les Juifs étaient exclus de la propriété agricole et maintenus dans une situation urbaine. Dans un endroit clos et restreint on ne peut que faire du commerce ou de la banque. De plus, dans une Europe où l’alphabétisation était quasi nulle dans les classes laborieuses, la nécessité de déchiffrer un minimum de Torah pour être admis à recevoir les *tephillim* …

— Oh ! Le joli mot ! Qu’est-ce que c’est ?

— Des bandes de cuir que l’on attache au front et au bras et qui portent des passages de la Bible.

— Je sais ! J’ai déjà assisté à une *Bar-Mitzvah* !

— Bien ! Cela incite donc à l’apprentissage de la lecture et de l’écriture, et à l’acquisition de connaissances. C’est donc comme le manque de terrain à bâtir : l’impossibilité de s’étaler matériellement contraint à s’élever intellectuellement ! Faute d’avoir la place d’étendre jardins et châteaux, on bâtit des tours. Si vous me permettez cette image, on ne peut s’évader d’un ghetto que par le haut.

Ma jeune amie éclata de rire :

— Vous verrez que l’on trouvera quelqu’un pour dire que le succès des Juifs est un effet induit de l’antisémitisme. Dès lors, les gratte-ciels de Manhattan devraient s’expliquer par le fait que New-York est la plus grande ville juive du monde !

J’éclatais de rire avec elle. Cette enfant était vraiment rafraîchissante !

N.B. tous les voyages décrits dans ce roman sont *vrais*, en ce sens que je les ai tous faits, dans ma jeunesse ou depuis mon mariage en 1960.